

Exposition

27 MARS – 30 MAI 2021

DÉRIVES ET SOUBRESAUTS

CHRISTIAN LHOPITAL



PARC  SAINT LÉGER
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

NB : INITIALEMENT PROGRAMMÉE EN 2020 ET REPORTÉE EN RAISON DES MESURES GOUVERNEMENTALES DE LUTTE CONTRE LA PANDÉMIE DE COVID19, L'EXPOSITION *DÉRIVES ET SOUBRESAUTS* FAIT SUITE À UNE INVITATION FAITE À CHRISTIAN LHOPITAL À L'AUTOMNE 2019
PAR CATHERINE PAVLOVIC,
DIRECTRICE DU CENTRE
D'ART EN POSTE EFFECTIF
JUSQU'EN NOVEMBRE 2019.

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

Sur le mur au graphite noir comme sur la feuille en technique mixte et couleur, Christian Lhopital développe des scènes imaginaires foncièrement ambiguës, espiègles, rieuses et effrayantes tout à la fois. Parallèlement il produit aussi des objets-sculptures ou installations dans lesquelles prennent place des animaux en peluche recouverts de peinture blanche le plus souvent en piètre posture – jouant ici encore de l'incertitude entre familiarité bienveillante de ces objets enfantins et cruauté.

Ainsi entre le poétique et le chaotique, tenant résolument le difficile et nécessaire équilibre, l'œil imaginant de Christian Lhopital nous conduit dans les méandres de ce que l'on pourrait nommer un envers du réel.

L'exposition s'articule autour d'un dessin mural à la poudre de graphite de grande dimension occupant l'ensemble des murs centraux de l'espace d'exposition.

Cinq ensembles de dessins sur papier sont présentés dans les extrémités des deux allées et à l'étage. Une installation nouvellement créée ainsi qu'une sculpture sont également exposées.

En marge et en complément de l'exposition, une captation vidéo effectuée lors de la création d'un dessin mural en octobre 2020 au Crac Le 19, montre l'artiste à l'œuvre entre improvisation et œil sur son carnet de croquis.

Enfin on rappellera qu'en 2001, Christian Lhopital avait déjà été invité à créer un dessin mural au Parc Saint Léger, dans le cadre d'une exposition collective. Il retrouve ainsi un espace déjà en partie expérimenté.

RENDEZ-VOUS PUBLIC : 29 MAI 2021 – 15 H

Dialogue entre l'artiste Christian Lhopital et l'historien de l'art et critique Philippe Piguet le 29 mai à 15h (sous réserve des mesures gouvernementales de lutte contre la pandémie)

ENTRETIEN AVEC L'ARTISTE AUTOUR DE QUELQUES MOTIFS

Christian Lhopital : sens dessus dessous – l'œil imagine

I. LE RAPPORT AU RÉEL : JOYEUX TUMULTES, ESPIÈGLERIES OU FRAYEURS ET DIFFORMITÉS MONSTRUEUSES

PSL — **Le monde que tu nous offres, dessin après dessin, qu'il s'agisse de tes séries sur petits formats ou de tes dessins muraux, est un monde peuplé de créatures imaginaires d'une intense vivacité, fussent-elles pour certaines immobiles. Humaines, animales, voire ambiguës, tes figures bouillonnent d'émotions. Au gré des forces qu'elles semblent traverser, leurs formes se dilatent, se resserrent, se disloquent etc. – tour à tour absorbées dans leur propre énergie vitale et désinvoltes en regard du monde, ou au contraire désemparées, voire ahuries et yeux grands ouverts face à nous, face au monde. Imaginaires oui mais pas fantaisistes ou encore moins abstraites, ces figures nous touchent directement, avec un trouble effet de reconnaissance. Un regard d'ensemble, absorbé par les lignes sinueuses et la palette de couleurs, pourrait laisser émerger une impression joyeuse. Mais celle-ci est vite questionnée, prise en défaut. Dès lors que l'œil s'approche ce sont de fait, des expressions de stupeur, des scènes sens dessus dessous, voire chaotiques. Et pourtant dans ton œuvre le difforme, le dionysiaque, le fascinant, le stupéfiant, l'excès acquièrent comme un statut neutre. S'agit-il de les déceler au cœur de nos vies, saisir les manifestations fugaces de notre inconscient et de leur donner libre, pleine et visible vie ? Comment le réel intervient-il dans ta dynamique imaginaire ?**

CL — Le feu couve sous la cendre. Ce peut être une ombre passagère et fugace, un geste en suspens, un corps faisant irruption dans mon champ visuel, des scènes de la vie quotidienne qui viennent discrètement envahir ma mémoire. Je parle de 'mon cinéma intérieur', lorsque l'imaginaire cherche au-delà du réel, là où je me raconte des histoires qui mettent en déroute le processus de pensée en mouvement, ces dérives imaginaires qui entremêlent le rêve et la réalité, le vécu et le ressenti et prennent forme plus tard dans le dessin. Je retrouve alors, dans des jeux extravagants, mes petits monstres familiers comme des amis.

II. DÉRIVES ET SOUBRESAUTS

PSL — **Ce titre que tu as choisi et trouvé très vite, pourrait donner le *la* à l'exposition. Il est devenu le titre de l'une des œuvres créées à l'occasion de cette exposition. Dérives pour ces membres démesurés, disproportionnés mi-humains, mi-animaux dont on a l'impression qu'ils pourraient continuer à évoluer sous nos yeux, ou encore ces figures / figurants répétées virtuellement à l'infini ? Et Soubresauts pour ces scènes tumultueuses, ces rebonds et remous – autant de secousses propres précisément à entretenir et relancer ces dérives ? Dérives et soubresauts sont-ils deux mots – en l'occurrence deux types de mouvement – qui t'accompagnent depuis longtemps ?**

CL — Ils impliquent deux mouvements consécutifs, antagonistes et contradictoires de l'état des choses, de l'être et du monde, qui me hantent, des faits et gestes qui me préoccupent. Soubresauts des choses de la vie. Dérives de la pensée, comme un iceberg qui fond avant de disparaître. Je présenterai dans l'exposition un dessin de 2004 faisant partie d'une série intitulée 'Dérives'.

III. NARRATION VERSUS EXPRESSION

PSL — **De par leur force expressive, les figures qui peuplent ton œuvre ont l'envergure de véritables personnages, acteurs ou figurants, en solo ou en compagnie. Le réflexe pourrait être de leur associer une narration sous-jacente. Mais ne s'agit-il pas plutôt de mettre en scène toute une gamme d'expressions – colères, peurs, rires, sérieux et gravité ou plaisirs et souffrances etc. – telles de véritables machineries vivantes, imprévisibles, aux origines et destinations inassignables ?**

CL — Oui, j'aime beaucoup ce point de vue. Ce sont des petites narrations issues d'une imagination excessive liée à mes incertitudes, et comme dirait Christian Dotremont : 'La comédie humaine nulle part'.

IV. LE TRAIT DU DESSIN / L'ATMOSPHÈRE

PSL — **Nul besoin de s'attarder longtemps devant tes dessins, pour réaliser combien d'une part tu as le sens de la composition, d'autre part tu sais jouer avec les perspectives ou les planétés. Mais tu sais également jouer d'un subtil équilibre entre formes figuratives et traitements 'atmosphériques'. On pourrait qualifier les espaces dans lesquels baignent tes figures d'atmosphères visuelles, aussi volatiles qu'un gaz, infinis et indéfinis. Où vivent tes créatures ?**

CL — ...dans la pensée au dessin qui advient. Je me laisse surprendre par cette magie qui fait apparaître avec obstination et ambiguïté ces créatures qui s'imposent, non sans une agréable légèreté.

V. DEUX SÉRIES PARTICULIÈRES : *FIXE*, *FACE*, *SILENCE* ET LES SCULPTURES-PELUCHES

PSL — **La série *Fixe, face, silence* – qui peut être rapprochée des séries *Passages, Faire face*, mettant en scène des personnages seuls, vraiment seuls ou des solitudes en série si je puis dire – est cependant très particulière. Le traitement de l'espace en grisaille et points lumineux, envahit notre regard et, précisément, juste ne subsiste que le regard du personnage dont on devine peu à peu quelques contours. De la vie si présente et active dans tes autres œuvres, ne reste ici que le signe du regard.**

Les 3 mots *fixe, face, silence* sont nous dis-tu extraits du texte intitulé *Bing* de Samuel Beckett. Si la récurrence des répétitions, aberrations, torpeurs, peuvent généralement rapprocher ton œuvre des atmosphères beckettiennes, le plus souvent l'énergie exprimée dans tes dessins s'en distingue. Par contre avec cette série le rapprochement apparaît plus pertinent. Alors comment est née cette série si particulière où désolation et gravité prévalent ?

CL — L'origine de ces dessins est liée à un geste simple et non artistique : c'était en 2010, un jour, j'ai essuyé un rouleau de peinture blanche sur un papier journal ouvert sur le sol de l'atelier. Comme je ne range rien, le lendemain, restaient ces feuilles étalées sur le sol. J'ai été attiré par la beauté des images recouvertes de ce voile blanc, comme du givre, l'éloge de la disparition ; alors j'ai commencé à travailler sur des portraits photographiques découpés dans des quotidiens. Je les recouvre de gesso pour atténuer la présence du corps, puis j'en accentue les valeurs les plus sombres au crayon.

C'est un travail d'une extrême acuité, un peu obsessionnel, le nez sur cette petite image, au plus près de la surface. Le portrait un peu spectral ré-émerge du dessin, le regard fixe est révélé, accentué par le graphite.

PSL — Une autre série occupe me semble-t-il une place particulière, les sculptures-peluches. Le graphite, l'aquarelle, la peinture, tous mediums que tu utilises dans tes dessins convoquent nos pensées et imaginaires et nous détachent de nos environnements, nos corps n'en subissant les effets qu'indirectement. Au contraire les sculptures, peluches enduites de peinture, de par leur tridimensionnalité bien sûr mais aussi par leur statut encore perceptible d'objet-jouet enfantin, nous ramènent à nos corporalités, à notre pesanteur. Non plus portés par les mouvements tumultueux et aberrants des dessins, nos regards deviennent plus graves face à ces petits êtres, le plus souvent en piètre posture. Il semblerait que tu les aies saisis des mains d'un enfant en train de les manipuler. L'objet transitionnel n'est plus malléable à souhait, figé au cœur de sa fonction en acte ! Comme pour *Fixe, face silence*, quand ton matériau est prélevé dans le réel, c'est pour le recouvrir et le figer... Manière d'explorer l'en-deçà des réalités apparentes en les dépouillant de leurs mouvements ? Alors qu'à l'inverse dans tes autres séries, le mouvement sens dessus dessous vient exploser les scènes quotidiennes ou autres situations de nos vies sociales, individuelles dont il ne reste ici que quelques traits ou un titre évocateur. Comme une tension dialectique ? voire un dilemme quant à la figuration ?

CL — Me voici troublé par cette question, car il est vrai que mon histoire artistique, c'est l'apparition / disparition. Ne serait-ce pas cette oscillation entre mouvements opposés, comme dérives et soubresauts ?

Une volte-face comme dans les 'Recouvrements' des années 90 qui étaient un questionnement sur la disparition de la figure par enfouissement ?

De même, les peluches sont recouvertes du même blanc neutre que celui des murs des salles d'exposition, peinture qui les fige dans une narration incongrue et burlesque.

VI. LES YEUX

PSL — Quels que soient tes personnages, dessins ou peluches, leurs yeux, deux petites sphères noires, se détachent et semblent irriguer de leur énergie tout le dessin, littéralement ils l'animent. Mais c'est aussi par eux que l'adresse au spectateur s'effectue, et ce que le personnage nous regarde ou pas. C'est par eux que l'imaginaire déployé vient nous interpeller en tant que forces et désirs réellement vécus, effectifs. Comment, à quel moment la figuration du regard intervient-elle dans tes processus de travail ?

CL — Dès qu'un personnage, une figure, émerge du dessin dans la narration, à ce moment-là les jeux de regard tissent une géométrie spatiale.

VII. LES TITRES / LA LITTÉRATURE

PSL — Tu accordes beaucoup d'attention aux titres, ceux-ci ajoutent à la réception du dessin comme le ferait une synthèse saisissant en un raccourci l'enjeu essentiel. Ils dénotent un intérêt pour la création littéraire, poétique ?

*CL — Le titre permet de parler d'un dessin en son absence. Il n'explique pas le dessin, il l'accompagne. C'est un travail de petite écriture que j'aime bien ; je note sur des carnets épars des expressions, des pensées hâtives et fugaces, qui me viennent à l'esprit lorsque celui-ci divague... Ce peut-être des bribes de conversations, des morceaux de musique, et aussi effectivement des mots 'volés' à mes lectures. Voici quelques exemples de mes emprunts au fil du temps : Charles Bukowski pour *Le moineau écarlate*, Witold Gombrowicz*

La réalité serait-elle dans son essence obsessionnelle,
Ornette Coleman *Broken shadows*, Arthur Rimbaud *Fantôme des monts*,
Louis-Ferdinand Céline *La peau sur la table*,
Luc Ferrari *Rencontres fortuites...*

VIII. L'IMMENSITÉ DU DESSIN MURAL À LA 'SIMPLE' POUDRE DE GRAPHITE

PSL — L'œuvre murale fait place à la très grande dimension mais aussi au seul usage du graphite : traits et aplats estompés, surfaces blanches ou presque. L'adresse au spectateur s'en trouve ainsi adoucie et en même temps plus prégnante.

Le graphite, le blanc, le gris estompé donnent naissance à une figuration plus évanescence, nuageuse, à des expressions, personnages fantomatiques qui persistent silencieusement (là où dans tes dessins colorés sur papier on peut facilement entendre des concerts de toute sorte). Cette absence de couleur est-elle pour toi une manière de travailler encore plus la perception d'infini et d'atemporalité ?

CL — Oui, la couleur grise fait référence aux films en noir et blanc de mon enfance, mais aussi aux rêves, à la nostalgie du temps passé. Celle du temps suspendu, illusoire. La poudre de graphite est tellement légère, semblable à de la cendre, seuls des petits grains s'accrochent au mur, il suffit de trois fois rien pour que le dessin apparaisse comme dans un souffle léger.

PSL — Avec cette envergure – celle de l'aire centrale de l'espace d'exposition – soit approximativement une circonférence de 12 m de diamètre – on peut dire qu'il s'agit d'une création d'espace où le travail d'imagination se fait aussi par le corps, et d'ailleurs tu as d'emblée choisi de travailler à échelle d'homme. Je sais que tu fais des croquis préparatoires mais peux-tu nous dire comment appréhendes-tu, physiquement et imaginativement un lieu ? ce lieu en particulier ?

CL — C'est la première fois que cela m'arrive de réaliser à nouveau un dessin mural dans un même lieu. Il me plait à penser qu'il se trouve là, caché sous les couches de peinture blanche de ce grand mur. C'était il y a 20 ans, le 12 septembre 2001. Son titre : 'Poussières'.

D'où mon idée de développer cette fois-ci un dessin à hauteur des yeux, jouant des pleins et des vides de l'architecture dans un long continuum graphique incluant un horizon incertain et décalé, et invitant le regardeur à une balade 'Entre ciel et terre'.

PRESSE ET CRITIQUE

Christian Lhopital – *Le dessin entre trouble et ravissement* – Philippe Piguet, L'œil, mai 2013

D'étranges figures diaboliques saisies par on ne sait quelle danse de Saint Guy, une foule de têtes aux allures de crânes vaniteux dont les yeux rouges exorbités vous dardent d'une manière inquiétante, des cohortes de mariées dont le visage est surmonté de deux grandes oreilles les transformant en d'improbables personnages, de charmantes peluches d'animaux engluées dans la peinture blanche... Le monde de Christian Lhopital est hors norme. Il y va du rêve et du cauchemar, du dérisoire et du grotesque, du grinçant et du risible, versant romantisme à la William Blake, symbolisme à la Rops, expressionnisme à la Kubin, le tout mêlé par le dessin sur des feuilles à portée de main ou en surface d'immenses wall drawing.

Originaire de Lyon où il vit et travaille, né en 1953, sorti de l'École des beaux-arts en 1976, Christian Lhopital fou de Fluxus a tout d'abord hésité à abandonner toute pratique artistique se cantonnant à faire de façon jubilatoire et compulsive des quantités de dessins au stylo bille sur du papier à lettres. Puis il s'est fait connaître dans les années 1980, en un temps de retour à la peinture et à la figure, en jouant et en déjouant tous leurs possibles, entre épiphanie et disparition. Il recouvrait alors ses dessins de lavis d'encre de Chine puis de gesso pour composer avec les fragments de traces quasi pétrifiées qui apparaissaient en surface après séchage. De ces recouvrements émergeait à nouveau la possibilité de la figure.

Vint un autre temps où l'artiste se prit de passion pour un matériau, somme toute banal, le graphite, à ceci près qu'il fit le choix de l'utiliser non pas tant sous la forme convenue du crayon mais en fine poudre applicable soit à la main, soit avec des chiffons. De passer alors de la feuille au mur et, dans ce passage, de gagner étendue et ampleur, jusqu'à la dimension panoramique comme au musée d'art contemporain de Lyon en 2008 où il avait réalisé à 360 degrés un immense dessin mural sur le thème 'L'énigme demeure'.

Énigmatique, c'est le moins que l'on puisse dire de ce monde de figures que brosse Christian Lhopital et dans lequel il invite le regard à plonger.

« Des figures qui sont comme des pieds de nez et des pirouettes malicieuses, dit-il. Le regardeur a toute liberté d'interprétation et d'ouverture comme une brèche dans l'image et l'imaginaire. »

De taille moyenne, le cheveu noir et court, les sourcils épais, le regard profond, l'homme est discret, voire réservé. La voix est chaleureuse, sans éclat. C'est dire qu'il est à l'opposé même de ce qu'il nous donne à voir. De ces vertiges d'images qu'emportent volontiers dans ses wall drawing des trombes de volutes graphitées qui le débordent lui-même. « Je vais là où m'emmène le dessin ; il pourrait ne pas s'arrêter, devenir infini. » Parmi les dessins présentés à Saint-Étienne, une nouvelle série intitulée *Écho* organise toutes sortes de compositions cosmogoniques qui contribuent à certifier cette envie d'espace. Tout cette autre – Quand la nuit tombe, je pleure – envahie de papillons, occasion pour Christian Lhopital de faire preuve d'un talent de coloriste digne de Redon. Entre trouble et ravissement.

Christian Lhopital – *L’embrasement d’Éros
et de Fortuna* –
Fabrice Treppoz, 2016

Visiter une exposition de Christian Lhopital, c’est prendre le risque d’aller en terrain inconnu, de défricher des espaces que l’on croyait connaître et qui se révèlent riches de surprises et d’imprévus, de déchiffrer des mystères qui, de prime abord, nous avaient échappés. Chaque dessin offre au visiteur la possibilité de faire de nouvelles rencontres imprévisibles. L’univers foisonnant de l’artiste est peuplé de personnages improbables qui ne cessent d’entrer en confrontation avec le monde, avec les autres, avec eux-mêmes, mais aussi avec le spectateur qui observe d’un œil intrigué leurs pérégrinations rêveuses ou cauchemardesques. Et de ces rencontres, violentes et humoristiques, fracassantes et drolatiques, toujours inattendues, naissent des images qui refusent la répétition figée et mécanique du même, qui laissent toute sa place au hasard et à l’accidentel. Les intermittences du hasard, loin d’être douloureuses comme les intermittences du cœur, aiguïssent le regard du spectateur, dynamisent son esprit, englué qu’il est dans le vide aliénant et abrasif de la modernité technique qui prétend tout prévoir pour mieux nous endormir et imposer sa domination. Or, les images créées par l’artiste, si elles ont un humour grinçant qui peut effrayer, nous ouvrent aux étrangetés du merveilleux et du fugitif, aux merveilles de l’étrange et du fugace, elles nous invitent à participer à des jeux de matière inopinés, entre opacité et transparence, fulgurance et langueur, harmonie et dissonance, qui, toujours, maintiennent le regard en éveil.

Ces rencontres fortuites procèdent bien sûr d’un art parfaitement maîtrisé, mais cette maîtrise n’enferme pas l’imagination du regardeur dans un quelconque carcan, par définition sclérosant. En effet, chaque œuvre est une invitation à visiter l’infini des possibles. Tout se passe comme si le dessin, par la diversité de ses carambolages, la variété de ses bricolages, procédait d’une pensée sauvage, presque instinctive, et dans le même temps d’une connaissance parfaitement digérée des artistes qui ont marqué son histoire, de Victor Hugo à Henri Michaux, de Félicien Rops à Dieter Roth, de Francisco Goya à William Blake. L’art du dessin est un art savant, mais celui qui le pratique est semblable au bricoleur de Lévi-Strauss.

En effet, contrairement à l’ingénieur qui impose au monde un projet, il n’a pas de projet précis. Son art relève d’une logique de l’hétéroclite qui lui permet d’inventer et de construire sa propre mythologie, avec les outils qui sont les siens : « À ma sortie des Beaux-Arts en 1976, confie l’artiste, le dessin s’est imposé à moi par sa pratique légère et nomade, une feuille de papier, un crayon ou un stylo bille ».

Selon la définition qu’en donne Lévi-Strauss dans *La Pensée Sauvage*, le bricoleur a une règle du jeu immuable, qui est de « toujours s’arranger avec les ‘moyens du bord’, c’est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d’outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l’ensemble n’est pas en rapport avec le projet du moment, ni d’ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d’enrichir le stock, ou de l’entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures ».

Les dessins de l’artiste sont effectivement constitués de résidus, de fragments, de débris, qui, par une opération de bricolage, forment au bout du compte un ensemble structuré original. Qu’il s’agisse de mettre sur la table de dissection sa propre peau comme chez Céline, ou d’imaginer la rencontre fortuite d’un parapluie et d’une machine à coudre comme chez Lautréamont, chaque dessin doit produire du jamais-vu, de l’inédit, afin de bousculer le confort de nos habitudes visuelles.

Ces rencontres fortuites se retrouvent enfin dans la variété des matériaux et des moyens stylistiques qu'utilise Christian Lhopital pour élaborer son œuvre : crayon, aquarelle, collage, pierre noire, lavis d'encre, gesso, acrylique, recouvrements, autant de procédés techniques qui se télescopent sur la surface du papier. Et l'œil du spectateur prend plaisir à se perdre dans les effets de matière, à baguenauder d'une forme à l'autre, à l'occasion d'une rencontre visuelle parfaitement incongrue et pourtant nécessaire. C'est le cas dans une série récente que l'artiste a intitulée *Embracement* : elle donne à voir deux petites têtes esquissées au crayon qui semblent surgir de nulle part, comme propulsées par une longue trainée de poudre rouge, à la fois dense et légère. La figure humaine semble émerger du chaos de la matière pulvérisée sur la page blanche.

Celle-ci sert de révélateur à cette rencontre ahurissante qui exprime avec humour le tragique de l'existence où l'homme se retrouve violemment projeté. Il faut dire que dans l'œuvre de Christian Lhopital le tremblement du sens naît toujours du carambolage des matières, mais, par-delà le désordre apparent, l'artiste déroule un fil cohérent que nous suivons, vaille que vaille, capturant dans notre regard tout ce qui nous captive et suscite notre désir. D'un dessin à l'autre, au hasard de nos déambulations esthétiques, nous assistons finalement, pour notre plus grand plaisir, à l'embracement fortuit d'Éros et de Fortuna.

LISTE DES ŒUVRES PRÉSENTÉES

(© visuels Christian Lhopital/Adagp-Paris)



Fixe face silence, 2017

13 dessins de la série Fixe, face, silence 2013-16

(env. 35x40cm chacun)

gesso et crayon graphite sur papier journal, collé sur papier



Rendez-vous 5, 2018

6 dessins de la série Cinématiques 2018-19

technique mixte sur papier

(40x30 cm chacun)



Vitrines, 2020

Série de 6 dessins

(env. 32x24 cm chacun)

technique mixte sur papier



Instantané 2, 2020

132x115cm

poudre de graphite et aquarelle
sur papier



Au fond du jardin, 3, 2013

112x77cm

poudre de graphite et crayons de
couleur sur papier



Au fond du jardin, 4, 2014

112x77cm

poudre de graphite, crayons de
couleur sur papier



Instantané 1, 2020

132x115cm

poudre de graphite et aquarelle
sur papier, 132x115cm



***Scènes de la vie
quotidienne, 2019***

Série de 6 dessins (30x40cm
chacun)

graphite, gesso, crayons de
couleur



***Dérives et soubresauts,
2021***

diamètre 300cm, hauteur 213cm
structure métallique, peluches
enduites de peinture blanche,
plaques de bois blanchies





Dérives 4, 2003

30x40 cm

technique mixte sur papier

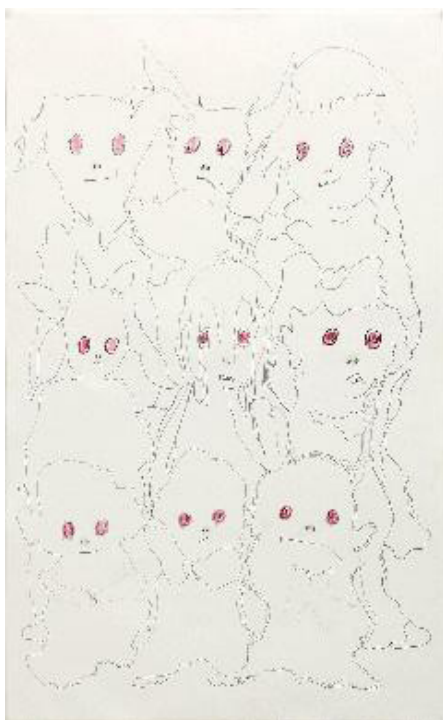


Flagada, 2002

57x47x23 cm

coussin, peluche, peinture,
graphite

(présenté sur un support en bois
41x68x58cm, capot en plexiglass)



Faire face, 2004

Série de 4 dessins (env. 114x70
cm chacun)

graphite et crayons de couleur



Paresse et soupirs 5, 2005

100x157cm

crayons graphite, aquarelle et collage sur papier

CRÉATION IN SITU

Entre ciel et terre, 2021

dessin mural,

CHRISTIAN LHOPITAL - BIOGRAPHIE

Christian Lhopital est né en 1953 à Lyon, où il vit et travaille.
Il expose très régulièrement son travail depuis la fin des années 1970, aussi bien dans le cadre d'expositions personnelles que collectives.

Parmi ses **expositions personnelles** plus récentes : *L'oeil extravagant, 40 ans de dessin*, Le 19, CRAC de Montbéliard- 2020 ; *Méandres*, Pavillon Blanc, Médiathèque de Colomiers- 2020 ; *Solitude et multitudes*, Galerie Descours, Lyon- 2019 ; *Danse de travers*, Drawing Lab Paris- 2018 ; *My favorite things*, Centre d'Art Contemporain de Saint-Restitut- 2016 ; *Rencontres fortuites*, Galerie Domi Nostrae, Lyon- 2016 ; *Vues d'ici-bas*, Galerie chantiersBoîte Noire, Montpellier - 2016 ; *Splendeur et désolation*, cabinet d'art graphique, Musée d'art moderne de Saint-Etienne Métropole- 2013 ; *Faire tache*, Galerie Polaris, Paris- 2012 ; *Chuchotements*, Le Cube Blanc, Biennale de Lyon/ Veduta, Décines- 2011 ; *Opening night*, Galerie Polaris, Paris- 200 ; *Ces rires et ces bruits bizarres*, Galerie Domi Nostrae, Lyon- 2008 ; *L'énigme demeure*, Musée d'art contemporain de Lyon- 2008...

Parmi les dernières **expositions collectives** auxquelles il a participé : *Variation contemporaine*, Galerie Michel Descours, Lyon- 2020/21 ; Exposition de dessins de la collection du Mac LYON, Manifesta, Lyon- 2020 ; *Le Cabaret du Néant*, Frac Île-de-France, le château, Parc Culturel de Rentilly 2020 ; *Le dessin, autrement – wall [&] drawings*, Musée de Vence / Fondation Émile Hugues, Vence ; 2020 ; *Art Paris Art Fair*, avec la Galerie Michel Descours, Grand Palais, Paris- 2019 ; *Dentro il disegno*, Commissariat Lóránd Hegyi, La Castiglia, Fondation Amleto Bertoni, Saluzzo, Italie- 2019 ; *Penser en formes et en couleurs*, Dialogue entre les Collections du Musée des Beaux-Arts et du Musée d'art contemporain de Lyon, Musée des Beaux-Arts, Lyon- 2018 ; *Sur les ailes du désir. De quelques objets artistiques volants*, Le 19- Crac/Musée du château des ducs de Wurtemberg, Montbéliard ; *Intriguing uncertainties*, Commissariat Lorand Hegyi, The Parkview Museum Singapore- 2018 ; *Mur/ Murs, la peinture au-delà du tableau*, Musée d'art moderne de Gyeonggi, Corée du Sud- 2018 ; *Intrigantes Incertitudes*, Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne Métropole- 2016 ; *On more time - L'exposition de nos expositions*, MAMCO, Genève- 2015/16 ; *DRAWING NOW PARIS*, Salon du dessin contemporain, présenté par Bernard Utudjian, Galerie Polaris, La Carreau du Temple, Paris- 2015 ; *MUR / MURS - peinture, dessin / architecture*, Domaine de Kerguéhennec, Bignan- 2015...

Ses œuvres sont également présentes dans plusieurs **collections publiques** dont le Musée d'art contemporain de Lyon, le Centre Pompidou- Musée national d'art moderne / donation Florence et Daniel Guerlain, Fonds National d'Art Contemporain, les FRAC Ile de France et Picardie, l'IAC de Villeurbanne/Rhône Alpes, le MAMCO de Genève, Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole...

plus d'informations : <http://www.dda-ra.org/LHOPITAL>

Contact presse : chantal.scotton@parcsaintleger.fr

Ouverture (sous réserve des mesures
gouvernementales de lutte contre la pandémie)
Du mercredi au dimanche de 14h à 18h
et sur rendez-vous

Entrée libre et gratuite
Visite commentée sur simple demande

© Christian Lhopital/ADAGP Paris – Instantané 1, 2020

Avenue Conti 58320 Pougues-les-Eaux
t. +33(0)3 86 90 96 60
L'espace d'exposition se trouve dans le parc
de verdure.

PARC  **SAINT LÉGER**
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

NIÈVRE
le département



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

 **D.C.A.**
ASSOCIATION FRANÇAISE
DE DÉVELOPPEMENT
DES CENTRES D'ART
CONTEMPORAIN